

Intégration et non-assimilation des Arméniens

Frédéric Bourgade (*)

**L' "intégration réussie"
de la communauté
arménienne s'est faite
en appui sur des "outils" qui
ont garanti sa survie
comme communauté :
partis politiques,
associations sportives,
église...**



(*) *Journaliste* à Radio-France.

Ce texte est extrait de l'ouvrage *Les Arméniens de Valence : une intégration réussie*, Editions "Les Bonnes Feuilles", 1991.

Nous le reproduisons avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Devenir Français ne signifie pas renoncer à être Arménien. Ce choix est, de fait, imposé par la situation. Après l'échec du rapatriement de 1946-47 et la guerre froide, il devient évident pour la diaspora que l'exil sera long et peut-être définitif. L'U.R.S.S., dont on prédisait dans les années 20 la disparition rapide, sort au contraire renforcée de la seconde guerre mondiale. Elle domine l'Europe centrale et, peu à peu, son prestige grandit dans les pays du Tiers-Monde où se développent les mouvements de libération nationale.

La diaspora fait tout bonnement le choix de l'adaptation et le prouve en maintenant les outils nécessaires à sa survie, c'est-à-dire les partis politiques, la place centrale de l'Eglise dans le fonctionnement communautaire, ses associations culturelles, sportives et de bienfaisance.

Affaires intérieures de la communauté

Chacun entérine toutefois les nouvelles données du problème. Les partis politiques nationaux opèrent des rapprochements avec leurs homologues français mais gardent une totale indépendance. Marcel Cartier, député de la Drôme, est ainsi invité à prendre la parole au 30ème anniversaire de la République indépendante fêté par la F.R.A. Dachnagtsoutioum. L'invitation sera renouvelée en 1955 et 1956. A chaque fois, le texte d'invitation précise: «Le programme sera composé (...) d'une conférence sur la portée historique de cette date (sans une thèse politique) et d'une partie artistique», manière élégante de ne pas contraindre l' élu invité à prendre position dans ce qui reste une affaire intérieure de la communauté.

Le rapprochement favorise tout au plus une sensibilisation des politiques à la question arménienne,

Savoir vivre au pluriel (1)

Fred Constant (*)

"La révolution multiculturelle gagne du terrain chaque jour. Elle marque l'évolution hésitante d'un «savoir-vivre au singulier» vers un «vouloir vivre au pluriel». Quelle peut donc être aujourd'hui la part du multiculturalisme dans cette quête contemporaine du vivre-ensemble à la fois libres et égaux mais malgré tout différents? À quelles conditions les politiques multiculturelles pourraient-elles utilement participer à la régulation politique des conflits sociaux? Dans quelle mesure ces «politiques de la différence» peuvent-elles être un vecteur d'approfondissement de la démocratie libérale et pluraliste. Sans doute, n'existe-t-il aucune solution à ce problème qui soit transposable d'une situation à l'autre au-delà des contingences contextuelles. Néanmoins, à la lumière des expériences en cours et de l'état du savoir accumulé en la matière, on peut formuler au moins trois propositions de réponse. Tout d'abord, la prise en compte de la diversité culturelle et identitaire ne peut se faire au détriment du partage de références communes. Ensuite, l'octroi de droits collectifs ne peut concurrencer le renforcement des droits individuels. Enfin, la mise en place d'une démocratie multiculturelle doit exprimer le souci constant d'une plus grande justice sociale" ■

(*)Professeur des Universités

(1) Extrait de "*Le multiculturalisme*", Editions Domino/Flammarion, 2000, p.88.

sans que leur soit demandé, pour l'instant, d'oeuvrer à une solution. Pratiquement absent de Valence après guerre, un rapprochement similaire se produit, au plan national, entre Ramgavar et gaullistes. Quant au parti Hintchakian, il disparaît totalement. Pro-soviétiques dans l'âme, ses militants sont nombreux à avoir rejoint l'Arménie soviétique en 1946-47. L'échec du rapatriement leur ôte toute raison d'exister et toute crédibilité politique. Les rares Hintckakian présents à Valence reprennent du service en participant à la création de l'U.C.F.A.F. («Union Culturelle Française des Arméniens de France») en 1949. Le blason de l'association symbolise la double appartenance de ses membres à la France et à l'Arménie. On y voit au premier plan

une Marianne de trois-quarts, portant bonnet phrygien et cocarde tricolore, au second plan, le Mont Ararat dominé par un soleil.

Pour la jeunesse, deux associations sont créées. Nor-Séround (Nouvelle Génération) et la J.A.F. (Jeunesse Arménienne de France). La première est le fait du parti Dachnag, la seconde des pro-soviétiques. Au début, les deux associations se rencontrent pour tenter de travailler ensemble au développement de la culture arménienne chez les jeunes, mais, très vite, les différends politiques en font des adversaires et des concurrents. La ligne de partage est évidemment la perception idéologique de l'Arménie soviétique et le rôle - relais ou contestation du régime - que chacune entend jouer, U.C.F.A.F. et J.A.F. d'un côté, Dachnag et Nor-Seround de l'autre, maintiennent vivant le vieil antagonisme politique. Au milieu, l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance et l'Union Nationale Arménienne, pro-soviétiques par fatalité plus que par conviction, restent deux piliers structurants de la vie communautaire. Malgré les évolutions — de statut administratif, économique, psychologique, de moeurs -elles assument une mission de préservation. Président de l'U.N.A. de 1948 à 1961, Gabriel Sinapian n'a été vaincu qu'une fois. «*Je n'ai pas laissé faire de divorce, je disais aux familles qui voulaient se séparer: il y a eu le génocide et des orphelins par milliers. Le divorce, ça ne fait pas de mort mais il y aura quand même des orphelins.*» Pareillement, «un Conseil des Sages» règle à l'amiable les différends qui surgissent entre commerçants arméniens. Le but est toujours le même: éviter d'attirer négativement l'attention sur la communauté et, comme le dit Gabriel Sinapian, «*de causer du souci aux autorités françaises*», des autorités toujours tâtilloises et soupçonneuses.

Invité par l'U.N.A. à participer à une soirée littéraire, Camille Vernet, Maire de Valence, se décommande au dernier moment. L' élu ne veut pas cautionner par sa présence cette soirée; un orateur doit prononcer en arménien un bref discours. On lui dit qu'il est communiste. L'U.N.A. s'inquiète de ce désistement et Gabriel Sinapian monte au créneau. Finalement, «*Monsieur le Maire a compris que notre ami n'était pas communiste, il défend l'Arménie car les régimes sont des choses éphémères, tandis que la patrie est éternelle.*»

Défendre l'honneur

Réactivé après la guerre, le club de football, Union Sportive Arménienne, sera, lui aussi, contraint d'évoluer. En 1954, la Préfecture de la Drôme, conformément aux volontés exprimées par le Ministère de l'Intérieur, intime l'ordre à l'U.S.A. de changer de nom. Le télégramme ministériel propose la transformation en Association Sportive Franco-Arménienne ou Union Sportive de la Jeunesse d'Origine Arménienne (1). *«Le comité directeur du club a immédiatement opté pour cette dernière solution et l'assemblée générale extraordinaire a été d'accord»*, confirme Sempré Sémerdjian, responsable du club à cette époque. *«Le mot franco-arménien était plus proche de la réalité mais ne nous plaisait pas trop. Quant à la fusion, - je peux le dire sans donner de noms - certains, à un haut niveau, la voulaient à tout prix mais j'ai expliqué que c'était trop tôt, qu'il fallait préparer les esprits, la communauté tenait trop à son club. «Pour moi, cette affaire est toujours restée obscure. On ne faisait pas de politique et le club accueillait déjà des Français dans ses rangs. C'étaient des copains de nos enfants qu'on considérait comme des Arméniens.»*

Pour les supporters, réunis tous les dimanches autour de la main courante au stade du Polygone, ce club incarne à sa manière l'équipe nationale de la communauté. Chaque match officiel est un peu une coupe du monde. L'équipe arménienne ne défend pas que ses filets contre les assauts de l'équipe adverse. Elle défend l'honneur de la nation. Son existence - plus encore que celle des autres structures ignorées du grand public - fait la démonstration de sa vigueur nationale.

«Sur le terrain, fallait mouiller le maillot parce qu'à domicile, on n'avait pas le droit de perdre. Il fallait gagner, et en plus gagner à la régulière, sans brutalité. Le public, c'était essentiellement les familles de la communauté plus les parents des adversaires [...] Je me rappelle des mamies arméniennes assises sur des pliants qui nous encourageaient de la voix. C'était comme si c'était ta mère qui te parlait. Après le match, quel que soit le résultat, tous les joueurs allaient manger un morceau au premier étage du Café de Lyon. C'était une vraie «famille»» se souvient Gaby Taboyian qui évoluait comme demi-offensif. *«On jouait pour un*

clocher et, quand on allait à l'extérieur, à Lamastre en Ardèche, par exemple, je me souviens que sur les affiches était écrit: «Lamastre contre les Arméniens». Dès que le car arrivait à l'entrée du stade, des petits gosses nous poursuivaient en criant: «Les Arméniens ! Les Arméniens !» On aurait cru que c'était la guerre et que nous étions des martiens », poursuit-il. L'équipe d'alors ne compte dans ses rangs qu'un non-Arménien, René Brancourt, que le public ignorant et chauvin insulte comme les autres en hurlant «Sale Arménien!».

Ecole de sport, l'U.S.J.O.A. est pour les gosses de la communauté comme un prolongement naturel de la famille. Quand un enfant souhaite faire du sport, c'est automatiquement du football et au club arménien, qui enseigne plus que de simples techniques sportives. Le club inculque aux jeunes le respect de l'autre, la solidarité, le fair-play dans la défaite comme dans la victoire. *«On était comme des frères. Dès qu'un des nôtres était agressé, on faisait bloc autour de lui mais il n'était pas question de se venger»*, raconte Gaby Taboyian. *«Nos formateurs n'auraient pas admis un comportement de voyou»*. Dans ce contexte très affectif, tout transfert de joueur vers un club local de même niveau est vécu comme un véritable « divorce ». A l'inverse, peu de Français songent spontanément à aller s'inscrire à l'U.S.J.O.A. perçu comme un club de quartier, un club communautaire difficile d'accès. *«On n'a jamais mis de barrière, ni jamais refusé à un joueur non-arménien de venir, mais c'est vrai que très longtemps les Français du club ont été une espèce rare»*. Au fil du temps, cette image s'est estompée. L'U.S.J.O.A.(2) a gagné successivement sa place parmi les meilleures équipes de promotion de ligue jusqu'en 3ème division. Dans l'équipe première, deux joueurs seulement sont arméniens : Michel Terzian et surtout Hamlet Mekhitarian prêté par l'Arménie soviétique à l'U.S.J.O.A., cependant, 14 des 17 dirigeants à la tête du club sont d'origine arménienne et l'un d'eux a pour rôle exclusif le suivi des relations avec la diaspora ■

(1) U.S.J.O.A

(2) Le club compte 22 équipes, 300 licenciés, pour un budget d'environ 3.000.000 de francs.